

Patrick Bernatchez : 77K, 1^{er}, 2^e et 3^e mouvement

Mériol Lehmann

Number 102, June–October 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72274ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

2368-030X (print)

2368-0318 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lehmann, M. (2014). Review of [Patrick Bernatchez : 77K, 1^{er}, 2^e et 3^e mouvement]. *ETC MEDIA*, (102), 50–51.

Patrick Bernatchez :

77K,

1^{er},

2^e

et

3^e mouvement

En entrant dans le studio d'Avatar à l'éclairage fortement tamisé, le visiteur se retrouve devant une étagère industrielle en métal gris portant huit tourne-disques superposés. Sobrement éclairés par de légers faisceaux bleutés provenant du dessous des étagères supérieures, les vinyles jouent en ritournelle de courts extraits syncopés des *Variations Goldberg* interprétées par Gould, au moyen d'un système de haut-parleurs dissimulés tout autour de la pièce. L'environnement sonore ambiophonique accompagne un film 16 mm diffusé par un projecteur posé sur un socle longiligne, gris lui aussi, positionné sur la droite. Sur le mur faisant face au visiteur, l'écran nous présente un cavalier noir perdu dans un grand *whiteout* (voile blanc), ce moment où une tempête devient si intense qu'on ne distingue plus ni ciel ni terre, où on se retrouve au milieu d'un immense vide blanc.

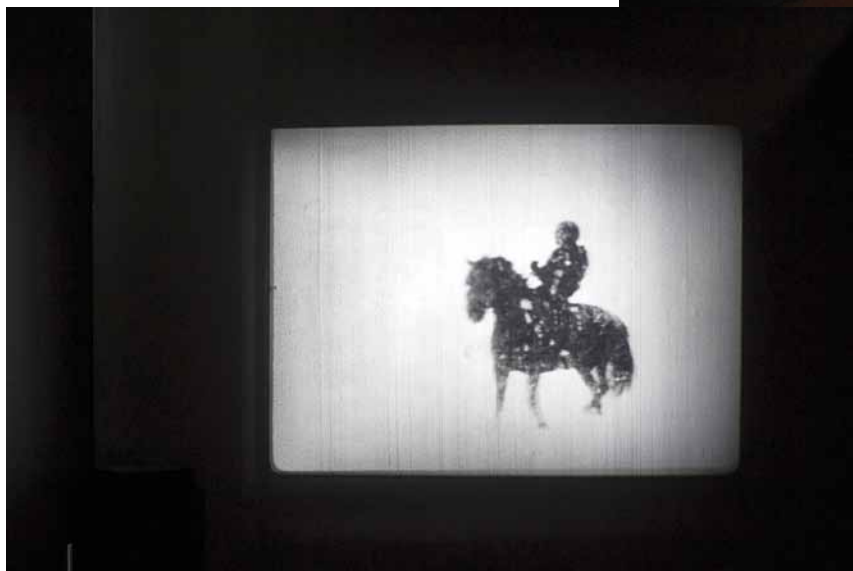
Amorcé en 2011 lors des premières séances de tournage du film *Lost in Time/77K*, ce travail se voulait d'abord un espace d'expérimentation éphémère pour réfléchir au potentiel des *Variations Goldberg* comme trame sonore du long métrage,

poursuivant certaines recherches précédentes de Bernatchez sur cette œuvre de Bach, notamment lors de *Goldberg Experienced.01* et *Goldberg Experienced Ghosts Chorus*. Avec le temps, une œuvre autonome s'est développée, en parallèle du projet cinématographique, ne gardant du film original que quelques images de ces premiers instants captés sur pellicule.

De ces quelques images, se dégage d'abord une forte impression d'éternité. Celle qu'on croit retrouver dans ce film joué en boucle. Et dans la partition répétant indéfiniment des échantillons de phrasés musicaux. Le symbole de l'infini n'est-il pas d'ailleurs la boucle ? En apparence du moins. Car peu à peu, nous nous rendons compte que nous errons. Ce n'est pas d'éternité dont il est question ici, au contraire. On parle plutôt du temps qui finit par tout désagréger, celui qui use les montagnes, un grain de sable à la fois, pour les transformer en d'immenses déserts. Le titre du corpus n'est pas anodin : *Lost in Time*. Tel ce cavalier perdu dans la tempête, qui finira sûrement par s'effacer dans un lent *snow walk*, à

l'image des Inuits qui, à la fin de leur vie, sentant leur heure arriver, partent sur la banquise pour disparaître lentement à l'horizon. Si le lien entre la projection et les disques peut laisser perplexe un court instant, on saisit rapidement toute la force du propos : dans ces boucles qui nous paraissent infinies réside en fait l'évanescence. À l'usage répond l'usure, et la détérioration des matériaux synthétiques destinés à garder sons et images de façon intemporelle nous démontre que finalement, rien n'est éternel.

Au-delà du temps qui use, il existe dans cette œuvre une autre donnée temporelle fondamentale : le tempo, les battements. En choisissant des boucles qui transforment la rigueur mathématique de Bach en une musique répétitive et minimaliste explorée par Reich, Bernatchez crée ici un environnement sonore obnubilant pour son film. L'utilisation des tourne-disques génère un déphasage subtil et fascinant, tant par sa richesse que par son indépendance de toute intervention humaine, contrairement aux œuvres de Reich qui nécessitaient des



manipulations en temps réel. Superposé à ce très lent tempo de 33 battements par minute, marqué par les rayures des aiguilles sur les points de boucle, s'ajoute le tempo prestissimo du projecteur avec son cliquetis incessant. Ici encore, l'utilisation de technologies analogues apporte une finesse à l'œuvre qu'on ne pourrait retrouver autrement : le bonheur de l'imperfection !

Quelque chose me rassure et me réconforte dans cette œuvre. Est-ce le timbre du piano de Gould ? La présence des tourne-disques et du projecteur, outils médiatiques maintenant plus rares, mais toujours familiers ? C'est probablement tout simplement parce que l'œuvre est elle-même un temps ni suspendu ni accéléré, mais qui suit son cours, rythmé par ces 33 battements/minute et ces 24 images/seconde.

Mériol Lehmann

N.D.L.R. : 77K, 1^{er}, 2^e et 3^e mouvement, de Patrick Bernatchez, a été présenté par le centre d'artistes autogéré Avatar, à l'occasion du quinzième Mois Multi, du 13 février au 16 mars 2014 au studio d'Avatar, situé dans la Coopérative Méduse à Québec.

Patrick Bernatchez vit et travaille actuellement à Montréal et depuis 2010, il se consacre à *Lost in Time*. Cet ensemble pluridisciplinaire fera l'objet d'une exposition individuelle qui sera diffusée au Casino Luxembourg (Luxembourg, 2014) et au MACM (Montréal, 2015).

